

◡ L'écran vous offrira bientôt... ◡

Panorama du Cinéma

G. Charensol vient de publier sous ce titre un livre bien utile. Il arrive, sans que cela soit ennuyeux un instant, à nous faire un tableau très complet du cinéma.

Cet ouvrage intelligent servira beaucoup les amateurs de cinéma ; les professionnels y trouveront maints renseignements utiles.

On pourrait peut-être regretter que Charensol se soit généralement effacé derrière son sujet, ce qui donne à ce livre un ton d'impartialité mais lui ôte aussi une certaine force que nous aurions aimé y trouver.

Seul le chapitre qui s'occupe du cinéma français est ému de ces accents où un véritable amour du cinéma se révèle.

Les pronostics sur le cinéma parlant sont intelligents et sympathiques et nous souscrivons entièrement à l'opinion de Charensol quand il dit :

« Il semble qu'avec le film à la fois sonore et parlant toute convention artistique se trouve éliminée ; en apparence, le cinéma devient uniquement un instrument de reproduction de la vie. En réalité, l'expérience, si récente soit-elle, démontre déjà que la nécessité de transposer se manifeste plus impérieuse que jamais. » — Jean L.

■ ■ ■

Maternité

La ténacité intelligente de M. Jean Benoit-Lévy, qui utilise le cinéma en éducateur et en moraliste, mérite d'être connue et reconnue. Ses films ne sont pas tous d'enseignement direct, et *Peau de Pêche*, qu'il compose avec Marie Epstein, d'après un roman de M. Gabriel Maurière, célèbre le retour à la terre avec des nuances et sans jamais paraître prêcher. Le sujet, d'ailleurs, était excellemment combiné.

Avec *Maternité*, M. Jean Benoit-Lévy et Mlle Marie Epstein se sont montrés aussi clair, mais, à cause de leur scénario, beaucoup moins artistes. C'est peut-être volontaire. Le résultat n'en doit pas moins être souligné. La conviction des auteurs ne peut être mise en doute, mais l'aventure est trop apparemment arrangée ; elle a le défaut de contenir, avec une sorte d'ostentation, tous les atouts qui doivent amener à la conclusion cherchée.

Il s'agit, comme l'indique un titre utilisé déjà par M. Brieux au théâtre et par M. Frolich à l'écran, de la maternité. Cette fois, on oppose la fille-mère pauvre, récompensée et heureuse, et la demoiselle riche qui se marie, ne veut pas d'enfant et qui, fatalement, le regrettera, en sera punie, mais, à la fin, après un drame, aura la joie de s'occuper des enfants d'autrui. Beaucoup de détails justes en eux-mêmes et surtout de bonnes intentions.

Heureusement, il y a le cadre — les montagnes d'Auvergne — et quelques fêtes ou coutumes exactes.

Le métier est adroit, aussi, mais trop adroit, avec ses défilés de mères et de petits.

Il faut complimenter Mlle Rachel Devirys, expressive à souhait dans la tristesse et le désespoir et qui n'hésite pas à se vieillir, non plus que Mlle Andrée Brabant, devenue courageusement grand-mère. Le petit Jimmy est un acteur né ; il n'imité pas, comme dans *Peau de Pêche*, M. Maurice Chevalier, mais fait penser à lui par certaines manières gentiment faubouriennes. Citons aussi MM. Alex Bernard, Pierre Hot, Mlle Madeleine Donnyval. — W.

■ ■ ■

Parjure

(FILM ALLEMAND)

Ce film expose un intéressant point de Droit : une femme est condamnée pour faux témoignage parce qu'elle dépiste la police qui recherche son enfant disparu. Elle l'a en réalité éloigné de chez elle pour le soustraire à l'influence néfaste qu'exerce sur lui son mari, le père de l'enfant. Ce



Ma fiancée de Chicago. — Dolly Davis et Harry Liedtke.



Laïla, évocation de la vie laponne.



Le Costaud. — De g. à dr. : El Brendel, Clyde Cook et Victor Mac Laglen.

vie. Il l'opère et le sauve. Il trouvera sa récompense dans la fidélité de son épouse.

M. Léon Mathot prête sa froide autorité au personnage du chirurgien, Madeleine Carroll n'est pas sans qualités et montre certains moyens dramatiques dans une scène difficile. André Marnay, Irène Brilant et M. Gil Roland complètent la distribution de cette pièce de théâtre qui essaye d'être un film. — R.

Ma fiancée de Chicago

(FILM ALLEMAND)

Comment il faut s'y prendre pour guérir les snobs de la fréquentation des gens du monde ! C'est ce qu'a essayé de nous montrer l'auteur de ce film : Geza von Bolvary. Son héroïne, nous dit-il, est atteinte d'aristocraticomanie...

Malheureusement, il exprime cela avec des images qui manquent de conviction : il est seul à croire ce qu'il dit... et encore !

Dolly Davis est bien, Harry Liedtke, dans un rôle qui lui va comme un gant, ne se renouvelle pas, et Ernst Verebes, un personnage épisodique, est excellent. — R.

Dernière heure

Une fois de plus, grâce à l'initiative intelligente de M. Darbon, qui, chaque fois qu'il le peut, nous montre des films parlants américains et nous permet ainsi de nous documenter sur une production parlante, dont autrement nous ignorerions tout, nous avons vu, mardi matin, *Why bring that up* (Pourquoi tant d'ennuis), film qui ne sortira probablement que dans une version arrangée.

Le scénario n'est pas d'une originalité étonnante. Il s'agit encore une fois d'un numéro de comédiens qui se maquillent en nègres et qui sont momentanément séparés par l'arrivée dans leur vie d'une « goldigger ». Mais, après un coup de théâtre, une scène un peu trop facilement émouvante, tout s'arrangera et les deux partenaires vont continuer dans leur numéro et amuser la foule avec leurs mots et leurs pitreries.

L'intérêt de ce film réside donc moins dans son scénario, qu'on devine dès le commencement, que dans le jeu si agréablement naturel de tous les interprètes et aussi dans certaines trouvailles, certaines combinaisons heureuses entre le son et l'image.

Une scène particulièrement réussie : les répétitions de la nouvelle revue, les girls en leur costume d'entraînement, les acteurs principaux en gilet et chapeau et, tout d'un coup, la lumière change et nous nous apercevons que c'est la première.

George Abbott, connu ici comme co-auteur de la pièce de théâtre *Broadway*, est le réalisateur de ce film tiré de sa pièce de théâtre. Il s'y montre très habile et sait se servir de toutes les données du « parlant » et surtout il dirige très bien ses vedettes, Mack et Moran, transfuges de la scène, qui ne sont gênés ni par le microphone, ni par la caméra.

Harry Green est amusant, mais nous regrettons qu'Evelyn Brent ait été employée dans un rôle bien au-dessous de ses capacités. — L.

sujet est banalisé par des péripéties sans intérêt : la maîtresse du vilain monsieur reprend l'enfant à sa mère, un jeune peintre honnête et timide aime la femme malheureuse, va rechercher l'enfant, tue le père dégénéré, etc., et fonde enfin une nouvelle famille avec la mère et le petit garçon.

Alice Roberte a du talent, Miles Manders en a moins qu'elle, La Jana moins que Miles Manders et Franz Lederer enfin, beaucoup de jeunesse. — R.

L'instinct

(FILM FRANÇAIS)

La pièce de M. Henry Kistemaekers qui vient de servir de fond au film de MM. Léon Mathot et André Liabel avait déjà inspiré M. Pouctal. Il y a six ou sept ans (environ) le regretté metteur en scène en avait tiré un film qu'interprétaient, je crois, Huguette et Raphaël Duflos, V. Mayer, etc...

Les auteurs du deuxième film ne paraissent pas avoir renouvelé le fond ni la forme, et nous retrouvons souvent des surimpressions et autres procédés techniques que l'on utilisait au temps de Pouctal. Les décors, seulement sont rajeunis. L'histoire nous montre un chirurgien célèbre rester fort devant son devoir. L'homme qu'il croit être l'amant de sa femme est dans un état désespéré : lui seul peut le ramener à la